

A propos de l'ouvrage de Imre Hermann : Logique et psychanalyse

La fréquentation assidue de l'a-logique¹ de Lacan nous habitue facilement à considérer la référence à la logique en psychanalyse comme quelque chose qui irait de soi. Les références à Boole, Russel, Frege et quelques autres constitueraient des préalables nécessaires pour suivre le fil du frayage lacanien ... en gardant présent à l'esprit que Lacan ne s'empare de ces corps de connaissances, de ces formalisations que pour les tordre afin d'en tirer des écritures congruentes avec sa recherche du moment. Les séminaires des années 71 – 73 pendant lesquels il élabore les formules de la sexualité en sont un exemple frappant. C'est alors une expérience tout à fait dérangeante de lire un ouvrage comme *Logique et psychanalyse* de Imre Hermann². C'est de cette déstabilisation que je souhaiterais rendre compte dans ce qui suit.

Dès l'introduction, l'auteur pose la question (moebienne) des rapports d'inclusion réciproque de la logique et de la psychanalyse : « *Qu'elle fasse partie intégrante de la logique ou qu'elle soit au contraire à considérer comme sa science préliminaire, la psychologie, de toute évidence, ne peut ne pas collaborer avec la logique. Mais la psychanalyse ?* » Ici Hermann écarte rapidement le fait que toute réflexion scientifique, y compris la psychanalyse a à se justifier à l'égard de la logique. Son propos est en effet tout entier centré sur l'autre versant de la question, à savoir ce qui dans la logique serait dans un rapport de subordination par rapport à la psychanalyse. Suivant Brentano, il admet que « *le recours à l'évidence acquiert nécessairement droit de cité dans toute logique* » ce qui lui permet d'avancer que « *la question de savoir en quoi consistent les marques de l'évidence [étant donné que ce sont souvent des propositions en elles-mêmes non directement évidentes qui passent pour telles] est une question psychanalytiquement orientée à laquelle il a été possible en maintes occasions de donner une réponse psychanalytiquement orientée.* »

Ce premier argument avancé, — seule la psychanalyse serait en mesure de répondre à la question de savoir ce qui caractérise les phrases qui nous semblent évidentes — Hermann nous dévoile graduellement son projet, en s'appuyant – c'est là un des éléments qui rend son exposé si troublant – exclusivement sur des exemples cliniques.

Nous n'avons, pour chaque sujet, affaire qu'à une « logique individuelle » qui se caractérise par ses évidences propres (ses axiomes). Ceux-ci peuvent prendre la forme de « mécanismes de pensée » ou de « principes de vie » conduisant à des symptômes ou en rapport avec la maladie. « *Détruire ce qu'on croit être une évidence, c'est du même coup décharger la résistance du malade* ». Mais l'auteur rappelle aussi que « *ce que le malade nous présente c'est*

¹ Marc Darmon : Essais sur la topologie Lacanienne Editions de l'ALI (Paris, 2004)

² Imre Hermann (1989-1984) membre de l'École de Budapest, aux côtés de Ferenczy et de Balint, est un analyste renommé en Hongrie mais peu connu en France. On peut trouver des éléments de sa biographie dans le *Dictionnaire de Psychanalyse* ((R.Chemama et B.Vandermersch, Larousse, Paris 2003) et dans le N° 88 de la revue « Le Coq Héron » (mars 2007).

L'ouvrage *Logique et psychanalyse* est paru en allemand en 1924 et porte le sous-titre : *Recherches en logique individuelle issues de la pratique psychanalytique.*

de son point de vue, une pensée correcte et évidente. D'un certain point de vue, nous n'avons pas plus que lui le droit de considérer notre pensée comme l'étalon de toute pensée ». Comment alors rendre compte de ce qui chez chaque sujet va constituer ce que I. Hermann appelle son « *instance normative* » (autant dire son moi) ?

L'auteur propose, et c'est ce qui sera l'axe de son ouvrage, « *d'abandonner les vues unilatérales des considérations logiques habituelles : nous ne parlerons plus de la « vérité » comme but de la fonction normative, mais de l'apaisement par la pensée (Denkbefriedigung) de certaines démarches (Schritte)* ». Ainsi, ce qui constitue la logique du sujet, mais aussi bien la logique du logicien est considérée comme le résultat d'une combinaison de démarches visant à une satisfaction, sous l'égide donc du principe de plaisir.

L'auteur peut alors entamer ce qui constitue le cœur de l'ouvrage : le repérage — dont il nous dit lui-même qu'il ne s'agit que d'un tâtonnement qui ne saurait en aucun cas nous orienter dans le labyrinthe des problèmes posés par le penser— de différentes démarches qui sont introduites systématiquement à partir d'exemples cliniques supposées les illustrer.

Sont ainsi présentées :

La démarche duelle (*Dualschritt*), caractérisée par la fréquence remarquable dans le vécu du sujet d'éléments apparaissant par paires. Son principe résiderait dans « *la suppression active de l'existence individuelle double : avant la naissance il n'y a point de rapport individuel entre la mère et son produit... Cette destinée universellement humaine [la séparation avec la mère] serait sinon une castration, du moins un modèle de castration, qui trouve ainsi, en vue de son élaboration conceptuelle la voir toute préparée vers des formations doubles* »³

La démarche inverse (*Umkehrschritt*) comme sous-jacente à la « représentation par le contraire », comme à la projection et à l'introjection : « *partout où existent deux directions opposées, ou deux opposés polaires, où l'apparition de l'une présuppose le refoulement de l'autre, la démarche inverse est toujours possible. D'une façon générale, chaque fois que deux objets psychiques (et le Moi en est un) sont liés entre eux par une certaine relation, une conversion peut avoir lieu si les deux objets changent de place* »⁴. Les exemples proposés en introduction de cette démarche m'ont semblé très proches de ce que Lacan formalisera par l'axe $a—a'$ du schéma L. A ce titre, la démarche inverse peut aussi être considérée comme à l'oeuvre dans nombre d'interprétations dans la cure.

La démarche de détournement (*Abwendungsschritt*) et celle d'enfoncement (*Schritt des Sinkens*) font l'objet de descriptions plus brèves, mais en partant également de faits cliniques.

L'ouvrage s'achève sur une « *Esquisse d'une psychologie des démarches de la pensée* » où I. Hermann semble réaliser son objectif : chaque démarche, préalablement décrite à partir d'observations cliniques est maintenant présentée comme étant au fondement des principales opérations de la logique « logicienne ». Ainsi, la démarche duelle serait à la base de toute relation

³ Remarquons au passage que notre auteur propose une *démarche* fondamentalement satisfaisante pour le sujet, là où Lacan soulignera (...ou pire, leçon du 10 mai 1973) le caractère fondamentalement inaccessible du « deux »

⁴ ... ce qui peut s'écrire $f(x, y)$ est transformé en $f(y, x)$

à 2 termes telles que « père, égal », etc. De même l'acte de juger « *qui consiste à unir, de façon consciente le représentant du sujet et le représentant de l'objet* » (A est B) relèverait de la démarche duelle. La démarche inverse est impliquée dans toutes les opérations de déduction : « *En lisant les développements logiques, on a l'impression que les règles de la logique ne veulent rien d'autre que déterminer les cas où une inversion peut conduire à une conclusion juste et ceux où on ne peut s'attendre à un tel résultat.* »

Plusieurs autres démarches sont introduites à titre d'hypothèses, entre autres la *démarche de dénégation*⁵ (*Verneinungsschritt*) dont il est dit qu'elle se dirige toujours contre une tentative de synthèse et présuppose une tendance, venue de l'extérieur ou de l'intérieur de relier un sujet à un prédicat et la *démarche de chosification* (*Verdinglichungsschritt*), dont Hermann nous dit « *qu'elle agit en sorte que le penser ait affaire à des choses et non à des procès ou à des conceptions pures* »⁶.

Ainsi les fondements de la logique que sont « *l'axiome d'identité (A est A), celui de la non-contradiction (entre deux jugements dont l'un affirme ce que l'autre nie, l'un est faux) et celui du tiers exclu (entre deux jugements dont l'un affirme ce que l'autre nie, l'un est vrai) sont, pour Hermann, à considérer comme des formations réactionnelles contre des propositions évidentes mais non tolérées par la logique* ».

On voit combien le traitement du rapport entre logique et psychanalyse par Hermann est de nature à nous surprendre. Il s'agit bien ici de donner pour la logique quelque chose qui serait de l'ordre d'une raison psychanalytique qui lui serait antérieure, et qui aurait valeur explicative. L'essai de Hermann relève à ce titre assurément de la psychanalyse appliquée au sens strict où celle-ci est employée comme un outil visant à produire du sens. Nous ne saurions dans ce bref résumé rendre pleinement la richesse foisonnante d'un texte qui interroge l'origine de la logique classique à partir de la clinique psychanalytique d'une manière aiguë et très souvent pertinente, tout en laissant parfois une impression d'inachevé : certains passages sont d'interprétation difficile en raison de leur extrême concision.

Il est parfaitement perceptible en revanche que la démarche de Hermann concernant la logique va d'une certaine façon à l'inverse de celle de Lacan. Ce dernier s'empare en effet de la logique pour tenter d'en tirer une écriture du réel de la structure, en maintenant ouverte la question du sens. D'aucune des formules à ressemblance logique avancées par Lacan il n'est possible de tirer quelque chose de l'ordre d'un énoncé vrai. Nulle « *Denkbefriedigung* » à attendre non plus de leur usage. Là où Lacan s'efforce d'inventer une écriture qui maintienne ouverte une béance fondamentale, Hermann tente à l'inverse de refermer cette dernière en cherchant dans la clinique ce qui pourrait faire office de principe explicatif, pour la logique de son patient comme pour la logique « universelle ». Là où Lacan cherche à laisser une question ouverte, non suturable, Hermann va chercher à donner des réponses. Cette entreprise est certes vouée à l'échec, et semble à présent datée, mais elle a le mérite de nous rappeler, si besoin était combien la tentative de Lacan d'une écriture de la structure est éloignée de l'écriture logistique stricte : il n'est pas question pour lui d'écrire des énoncés vrais. La question est bien plutôt

⁵ Rappelons que l'article de Freud sur la dénégation est paru en 1925, soit un an après le texte dont nous parlons.

⁶ Les choses dont il s'agit ici, même si elles m'ont semblé difficiles à cerner, sont très probablement aux antipodes de ce que Lacan appellera après Freud « la chose ».

d'articuler vérité et satisfaction en produisant des écritures où l'énonciation (et donc le principe de plaisir) trouvent leur place.